

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



La voix des chairs

Jocelyne Felx

Number 112, Winter 2003

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/37981ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Felx, J. (2003). La voix des chairs. *Lettres québécoises*, (112), 12–13.

La voix des chairs

L'œuvre de Madeleine Gagnon libère la pensée et le langage pour donner au réel sa vérité.

« Les poètes et les mystiques sont le continent féminin des hommes. »

*Madeleine Gagnon, **Les femmes et la guerre**¹*

PROFIL

JOCELYNE FELX

MADELEINE GAGNON A ÉCRIT DANS *LA LETTRE INFINIE* : « [...] l'écriture n'est ni abstraite, ni sacrale, c'est un fruit qui se mange et au fil de la voix, par la seule force du temps des poussées, je l'ai enfantée et mise au monde, l'écrit est une chose qui prend la voix des chairs². » Le sacré peut se dire de différentes manières. Nul n'a besoin aujourd'hui d'en établir les frontières précises ou d'avoir « foi en la vie éternelle enseignée dans l'enfance catholique³ ». Chez Madeleine Gagnon, il exprime une sorte d'élan vers quelque chose qui pourrait se nommer le Tout et l'Un à travers le Deux, chiffre de toutes les ambivalences attribué dans l'Antiquité à la Mère et au principe féminin. Symboliquement, le Deux exprime une rivalité, une réciprocité qui peut être de haine autant que d'amour. Dans son essai *Les femmes et la guerre*, Madeleine Gagnon écrit : « Non, aucune des religions ne fut jamais celle d'un couple qui s'aime⁴. » Peu de poètes québécois ont repensé les relations humaines comme elle. Dès 1974, dans *Pour les femmes et tous les autres*, premier recueil vraiment féministe paru au Québec, elle s'insurgeait déjà contre la misère et la domination. L'individualisme des années quatre-vingt et le repli sur la sphère privée n'ont pas eu raison de l'écrivaine engagée. Lauréate du prix Athanase-David pour l'ensemble de son œuvre, en 2002, et du Prix du Gouverneur général du Canada pour *Chant pour un Québec lointain*, en 1991, chez elle la formule heureuse abonde, écho du monde comme des livres.



MADELEINE GAGNON

de l'être nourrit son écriture, la pensée sur la maternité, cette expérience précédant la scission de l'être en un dedans et un dehors, en est l'essence. Au demeurant, sa pensée à l'Autre qui ne cesse d'interroger la dualité sexuelle n'est pas sans lien avec la mort, car « [é]crire la mort, c'est toujours écrire l'Autre » (*DS*, p. 40) et « [c]haque mort bien comprise [...] donne lieu à une autre première naissance » (*DS*, p. 83). Cela suppose un retrait de la virilité, de toute vision unifiante, légale (le Nom-du-Père), et de l'héroïsme du sujet. Manifestement, l'attention à l'Autre sans que soit altérée la liberté permet d'accueillir l'éternité.

L'écriture de Madeleine Gagnon répugne à un travail littéraire normatif. Chez elle, l'existence est irréductible à la lumière de l'évidence. « Au fond, dira l'écrivaine dans ses récits autobiographiques, je n'ai jamais obéi à personne. Aucune autorité — légale, religieuse, familiale — n'a eu raison de moi. » (*DS*, p. 13) Ce faisant, en une subite volte-face, l'essayiste remettra en question dans *Retailles* des conceptions totalitaires du marxisme et du féminisme, ses principales sources d'inspiration dans les années soixante-dix. Le *Nous* féminin collectif, un certain féminisme sexiste et le lesbianisme idéologique y sont critiqués. Celle qui a écrit « Je ne veux pas aimer comme on porte un drapeau⁵ », exprime son refus des carcans idéologiques et choisit plutôt un incessant travail

de ressourcement pour arracher les êtres à la juridiction d'une histoire phalocrate et réinventer l'amour et une pensée de la non-violence.

DANS LA PENSÉE DU RÊVE

Dans l'une de ses réflexions sur l'éclosion de l'écriture, Madeleine Gagnon confie : « Je n'écris jamais sans lire au moins un peu les livres aimés. » (*DS*, p. 31) L'écrivaine, je présume, se fortifie de la beauté de voix dont elle apprécie l'enthousiasme et l'effort patient, elle pour qui « [l]a patience est la seule vertu capable de répondre au Sphinx » (*DS*, p. 44). Ce gardien des seuils chez les Grecs anciens, impitoyable pour l'étranger, épris de combats, pourrait symboliser l'humanité dans toutes ses lâchetés et ses cruautés dénoncées par l'écrivaine dans ses essais. Par ailleurs, il est difficile de ne pas imaginer l'écriture comme un don immédiat chez celle qui publia plus de trente livres depuis son recueil de nouvelles, *Les morts-vivants*, en 1969. Cela dit, l'approche de toute chose dans son œuvre se fait progressivement et doit souvent passer par le contraire de ce qu'elle approche. Le mot va vers ce qui n'est pas lui, comme un genre littéraire vers un autre, comme le *Je* va vers l'Autre, le féminin vers le masculin, un peuple vers un autre peuple. Tout cela revenant à creuser en soi et dans l'écriture une position d'étranger, d'étrangeté inquiétante, à abandonner des positions de certitudes identitaires. Fondamentalement, si la position du féminin dans l'économie

LA SOURCE DE L'ÉCRITURE

Où trouver l'unité dans l'éclatement recherché de cette œuvre ? À quoi reconnaître le fil d'Ariane de cette multiplicité-là par delà la parole brisée ou « luxée » (épithète qu'elle affectionne) fondée sur des points de vue antithétiques, tour à tour pessimistes et optimistes ? Tantôt, une mystique sans Dieu, illuminée par sa charge humaine d'espairs, appelle à un recueillement intérieur, à une plongée en soi par le difficile sentier de la connaissance obscure, du détachement et de la dépossession. À d'autres moments, l'évocation de l'expérience érotique, magnifiquement suggérée dans *Femmeros*, nous fait apparaître l'Autre en soi dans sa pureté unique, après un passage par le désastre. En somme, le mot rêvé du poème y est l'émule de la mère ne se souciant pas que l'Autre soit mâle ou femelle, puisque « c'est l'Être qu'elle berce en elle, bercer l'Être, c'est ça, la divinité, c'est ÇA que les hommes ont désiré refouler, c'est par ce refoulement de vie que la pulsion créatrice de vie a été remplacée par la pulsion de mort en actes de la guerre [...] » (*FG*, p. 138), écrit-elle. Dans ce lieu de mémoires sans bord ni contour ni lieu de vérité, tel un « livre rêvé qui donne sens à l'entreprise

risquée » (DS, p. 89), se jouent et se déjouent toutes les oppositions. En définitive, dans l'expérience érotique comme dans l'expérience maternelle, semble-t-elle nous dire, l'altérité, en des moments de grâce, n'entrerait pas purement et simplement dans l'opposition des deux genres d'une même espèce humaine.

Dans une telle œuvre où tout est imprégné de poésie, toujours le lyrisme des grands textes des années quatre-vingt et quatre-vingt-dix dissimule un envers minutieusement raisonné. Par exemple, les plus beaux textes poétiques se déroulent comme s'ils étaient sans cesse au service de la préméditation allégorique la plus calculée. Si, à l'époque de l'influence marxiste, alors qu'elle militait dans les groupes de femmes, Madeleine Gagnon cherchait une forme poétique propre à une société sans classes, refusant la belle littérature et mêlant les niveaux de langue, les textes des années quatre-vingt, par contre, s'écrivent dans une forme déconstruite plutôt recherchée. Cependant, l'écrivaine, en s'appuyant sur l'intertextualité (Jean de la Croix, Marx, Engels, Freud, Lacan, Blanchot, Althusser, Deleuze, Derrida, Irigaray, etc.), force la pensée et lui fait violence. Car, plus important que la pensée, il y a dans cette œuvre, ce qui donne à penser ; plus important que la philosophie, la poésie et sa voix du dedans gravée dans le corps.

LE PROCHE ET LE LOINTAIN

« Je suis celle qui reprend sans jamais m'épuiser [...] », écrit Madeleine Gagnon (LI, p. 10-11). La progression dans la répétition, c'est aussi l'entière prise en compte de l'originaire et de l'origine. De livre en livre, des phrases et des mots répétitifs suggèrent une vision circulaire de l'écrit, à l'image de la sexualité féminine : « Mon cerveau n'est pas linéaire ; mon sexe est circulaire⁶ », nous dit-elle. Des phrases telles « fouiller l'écrit comme on cherche la mère à tâtons » ou « redevenir l'infante des songes creux », des mots comme « antre », « infante » et leurs variantes, métaphorisant le premier séjour où l'on devient corps, nous interpellent poétiquement en plusieurs recueils. Ce ne sont pas des personnages qui reviennent comme chez Balzac, dans *La comédie humaine*, mais des images-concepts qui contribuent à la beauté rythmique de l'œuvre au fur et à mesure que celle-ci avance et se reprend, comme le leitmotiv chez Wagner ou le flux et le reflux de l'eau du fleuve pour l'écrivaine native d'une petite ville située dans la vallée de la Matapédia. Très tôt, d'ailleurs, celle-ci dut s'exiler pour étudier, d'abord à Rimouski, puis à Québec, à Moncton, à Montréal et à Paris. L'œuvre de cette écrivaine, docteure en littérature et détentrice d'une maîtrise en philosophie, jouit d'un rayonnement international qui l'oblige à voyager. Partagée entre le proche et le lointain, Madeleine Gagnon revient toujours à son lieu d'origine, Amqui.

Poète, romancière, essayiste, enseignante, conférencière, animatrice d'ateliers de création, cosignataire de textes écrits en collaboration avec des écrivaines et des écrivains, Madeleine Gagnon nous fait don d'une œuvre qui reflète la caresse, le travail, l'amitié et le sentiment maternel et filial. De Mireille Lanctôt, morte le 3 janvier 1983 et pour qui « Requiem pour une abeille » fut le premier tombeau écrit, elle disait : « Nous partagions le même amour des pères, des frères, des fils⁷. » Peu d'écriture du désir porte comme la sienne le respect et la connaissance de l'Autre. Sa vision à la fois critique et généreuse, à travers des résonances singulières, nous restitue un sens nouveau de la noce, de la fête, du chant, des fiançailles et de la célébration, suggérant à la fois le rapport le plus archaïque et le plus actuel à la rencontre. Ainsi, le motif des épousailles va clore le très beau *Chant pour un Québec lointain*. La mère est pensée à partir d'une vision de la terre dans *La terre est remplie de langage*, alors que de la terre au soleil monte sur toute l'étendue du monde un alcool généreux qui fait vaciller le ciel. Enfin, face aux pierres et au silence, dans *Rêve de pierre*, l'écrivaine déchiffre l'écriture du pays, sa splendeur aride, mélange d'ascèse et de jouissances, et témoigne d'une résonance commune à la terre et à l'homme qui trouve un écho dans ce passage d'un livre plus ancien résumant la vision, somme toute parcellaire,

de cet article sur une œuvre vaste, somptueuse et essentielle qui nous parle magnifiquement entre utopie et réalité :

À l'encre de Chine, je tracerai pour toi ces fleurs

du catalpa. Je t'aimerai plus que tout autre.

J'imprimerai aussi mon corps sur la feuille blanche

de la nuit. Les invités viendront tous s'épouser.

Le jour venu. (FC, p. 37)

1. Dans cet article, toutes les citations sont extraites d'œuvres de Madeleine Gagnon. Les sigles, entre parenthèses, suivis du folio, se rapportent aux livres suivants : *La lettre infinie* (LI), *Les fleurs du catalpa* (FC), *Le deuil du soleil* (DS) et *Les femmes et la guerre* (FG).

2. *La lettre infinie*, récits, Montréal, VLB éditeur, 1984, p. 99.

3. *Le deuil du soleil*, récits, Montréal, VLB éditeur, 1998, p. 115.

4. *Les femmes et la guerre*, essai, Montréal, VLB éditeur, 2000, p. 97.

5. *Antre*, poésie, Montréal, Les Herbes rouges, 1978, p. 34.

6. *La venue à l'écriture* (en collaboration avec Hélène Cixous et Annie Leclerc), essai, Paris, Christian Bourgois, coll. « 10/18 », 1976, p. 115.

7. *Les fleurs du catalpa*, poésie, Montréal, VLB éditeur, 1986, p. 97.

8. Les livres suivants sont évoqués dans l'article : *Les morts-vivants*, nouvelles, Montréal, HMH, coll. « L'arbre », 1969 ; *Pour les femmes et tous les autres*, poésie, Montréal, L'Aurore, 1974 ; *Retailles*, essai, avec la participation de Denise Boucher, Montréal, l'Étincelle, 1977 ; « Requiem pour une abeille », *L'infante immémoriale*, poésie, Trois-Rivières/Paris, Écrits des Forges/La Table Rase, 1986 ; *Femmes*, poésie, avec des dessins de Denise Boucher, Montréal, le Noroît, coll. « Écritures/Ratures », 1988 ; *Chant pour un Québec lointain*, poésie, Montréal/Paris, VLB éditeur/La Table Rase, 1990 ; *La terre est remplie de langage*, Montréal, VLB éditeur, 1993 ; *Rêve de pierre*, poésie, Montréal, VLB éditeur, 1999.

Voix et image S

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Consacrée à la littérature québécoise, *Voix et Images* est publiée trois fois l'an par le Département d'études littéraires de l'Université du Québec à Montréal. Chaque numéro comprend un dossier sur un écrivain ou une écrivaine, ou sur un thème spécifique, des études sur des œuvres de la littérature québécoise et des chroniques sur l'actualité littéraire.

1 an (3 numéros):

Canada, 35 \$; étranger, 40 \$; étudiant, 21 \$.

2 ans (6 numéros):

Canada, 63 \$; étranger, 73 \$; étudiant, 37 \$.

Le numéro: n^{os} 1 à 32 : 5 \$; n^{os} 33 à 62 : 10 \$; n^{os} 63 et + : 13 \$ (taxes en sus)

Collection :

Soixante (60) numéros, au prix de 300 \$.

Les chèques ou mandats doivent être faits à l'ordre de :

Service des publications
Université du Québec à Montréal
C.P. 8888, succursale « A »
Montréal (Québec)
H3C 3P8
Canada
Téléphone: (514) 987-7747